



Andres Gil, *A ritmo de merengue* (« Au rythme du merengue »).

En République Dominicaine, c'est par la synthèse de trois cultures que s'est constituée l'identité nationale : celle des peuples originaires, celle des colonisateurs et celle des Africains victimes de la traite des Noirs.

Des quelque 600 sites d'art rupestre aux réalisations de l'architecture contemporaine, en passant par l'urbanisme de la période coloniale et la Route des Afrodescendants, la République Dominicaine, par ailleurs dotée d'une exceptionnelle biodiversité, est un véritable musée – matériel et immatériel – à ciel ouvert. Mais il ne s'agit pas de la simple coexistence de témoignages du passé. Car la conflictualité qui a caractérisé l'histoire du pays se dépasse et se concrétise aujourd'hui dans des formes de syncrétisme qui font sa richesse culturelle. Avis aux visiteurs pour qu'ils ne cantonnent pas leur séjour aux belles plages de la mer Caraïbe !

Chapitre I

Trois cultures en héritage



Notre superbe art rupestre

Par Glenys Tavares María,
anthropologue, directrice adjointe
du Musée de l'homme dominicain.

L'Hispaniola est une île riche en peintures rupestres réalisées jadis par les peuples indigènes qui y habitèrent. Le territoire de la République Dominicaine, situé à l'est de l'île, en possède une panoplie particulièrement impressionnante par sa qualité et sa diversité.

On retrouve des témoignages de cet art rupestre dans de nombreux paysages archéologiques dominicains : cavernes, grottes, abris sous roche, cavités des bords des rivières, chaussées pavées et places cérémonielles. Leur répartition altimétrique va du niveau de la mer jusqu'à des milliers de mètres de hauteur sur les pics de la Cordillère centrale. Le paysage dominicain se caractérise par un grand nombre de grottes dues à sa particulière géologie. Les murs de ces cavernes ont servi de support à un très riche art pictural rupestre.

On peut diviser les sites rupestres dominicains en trois grandes familles selon le dessin dominant : les pictographies (schémas réalisés avec des pigments noirs ou colorés) ; les pétroglyphes (dessins symboliques gravés sur la roche) ; et les petropictographies (fusion des deux précédents).

Pour une raison qui nous échappe, on observe que les pétroglyphes sont plus abondants à l'entrée des grottes. Tandis que le fond obscur des cavernes est réservé aux pictographies. L'artiste rupestre indigène y a représenté une grande variété de scènes de sa vie quotidienne, ainsi que de la flore et de la faune d'antan.

Parmi les pétroglyphes les plus impressionnants, on signalera ceux d'Anamuya à Higüey, à l'est du pays (sur les pierres d'une chaussée géante proche d'un cours d'eau) ; Chacuey à Dajabón, au nord-ouest (sur des rochers en bordure de rivière) ; Yuboa à Bonaò, au nord (sur des roches au milieu d'un ruisseau) ; Guayabal y Monte Bonito à Azua, au sud (sur de grandes roches isolées) ; las Caritas à La Descubierta, au sud (dans un abri sous roche, en face du lac Enriquillo).

Le nombre de sites rupestres repertoriés en République Dominicaine est proche de 600. Et la découverte de nouveaux gisements se poursuit. Le plus beau, avec ses splendides grottes, est sans doute le site du Pomier, situé dans les environs de San Cristobal. Dans une seule de ses cavernes on y a compté plus de six cents expressions artistiques rupestres d'une impressionnante beauté. C'est un consul d'Angleterre, Robert H. Schomburgk, pionnier de la rupestrologie dominicaine, qui découvrit ces grottes au milieu du XIX^e siècle.

On pourrait également citer le parc national des Haïtises, au nord-est du pays, où l'on trouve les plus belles peintures pariétales. Ainsi que le parc national de l'Est, dans la province d'Altagracia, qui possède des sites rupestres d'une richesse exceptionnelle et un nombre stupéfiant de grottes ornées.

En réalité, la liste de sites à visiter obligatoirement serait interminable car il n'existe aucune province dépourvue d'au moins un gisement rupestre d'exception. L'art pariétal y est aussi abondant et admirable en République Dominicaine que la mer immense des Caraïbes qui la baigne. *

A la découverte de la culture taïno

Par Roberto Cassa, historien,
directeur des Archives générales de la nation.

A la fin du XV^e siècle, lors du débarquement de Christophe Colomb, presque tous les territoires des Grandes Antilles (Cuba, Saint-Domingue, Porto Rico, Jamaïque) étaient peuplés de descendants de migrants arrivés d'Amérique du Sud et appartenant au groupe linguistique arawak. Venus du delta de l'Orénoque et de la Guyane au cours du premier siècle avant Jésus Christ, les Arawak avaient progressé à travers les Petites Antilles. Peu à peu, ils avaient déplacé, absorbé ou exterminé les habitants antérieurs qui vivaient de la chasse, de la pêche ou de la cueillette, et qui commençaient à pratiquer une agriculture rudimentaire.

On ne connaît pas bien les autres vagues de peuplement survenues postérieurement. Dans les Grandes Antilles, les migrations intra-insulaires se mélangèrent avec celles en provenance des Petites Antilles, voire du continent sud-américain. Mais le facteur d'évolution interne fut toutefois décisif. Ce qui favorisa la consolidation de modèles culturels différenciés. Vers l'an mil, on pouvait déjà relever une très nette distinction entre la culture des Grandes Antilles et celle des Petites. Celle-ci étant fort semblable à la culture du continent.

A un moment précis, mais dont la date demeure inconnue, le contact direct entre les Grandes Antilles et le continent sud-américain fut interrompu en raison de l'arrivée aux Petites

Antilles d'un peuple guerrier : les Caraïbes, qui exterminèrent les Arawak. Une fois installés dans les petites îles, les Caraïbes multiplièrent les razzias contre les Arawak de Porto Rico et du delta de l'Orénoque.

L'isolement des Arawak des Grandes Antilles accéléra le processus de mutation qui devait favoriser la formation d'une identité spécifique : la culture taïno. L'ensemble des populations des quatre grandes îles adopta peu à peu de nombreux traits culturels identiques. Cela favorisa la communication entre les habitants qui adoptèrent également les mêmes croyances religieuses de base.

Dès le X^e siècle, les caractéristiques essentielles de la culture taïno sont bien identifiées. Les techniques agricoles se modifient ; on passe de l'agriculture itinérante sur brûlis à l'agriculture sédentaire sur monticules drainés, en particulier sur les plaines côtières à grande densité de population. Même les plaines arides de l'ouest de l'île de Saint-Domingue sont alors transformées par l'irrigation. Grâce à ces changements, la production agricole – essentiellement de tubercules – connut d'importants excédents. Ce qui stimula la croissance démographique et la consolidation d'une organisation sociale fondée sur la distinction entre chefs et gens du commun.

A l'exception des descendants des prisonniers préagricoles constitués en caste de serfs, les Naboris, le reste de la population était divisée en unités tribales consanguines. Et il existait apparemment une adéquation entre l'habitat – soit de grandes cases communes (caney), soit des hameaux (yucayeque) – et le type de travail effectué. Dans tous les cas, la production et le partage se faisaient collectivement. ✱

Quand le patrimoine immatériel révèle l'âme d'un peuple

Par Carlos Hernández Soto, anthropologue social, professeur et chercheur à l'Université autonome de Saint-Domingue, et directeur du département du patrimoine immatériel du ministère de la culture.

Le patrimoine culturel immatériel de la République Dominicaine révèle l'âme de son peuple. Il se manifeste dans les traditions orales. La langue espagnole se parle dans tout le pays, mais on observe, ici et là, des formes d'expression singulières dues à l'influence des divers groupes ethniques qui l'ont successivement peuplé. La langue foisonne de proverbes locaux, de contes et de légendes. Mais la plus grande richesse immatérielle se manifeste dans la musique et la danse. En particulier les genres traditionnels, exécutés à l'aide d'instruments appelés palos ou atabales, comme le merengue dans tous ses styles, la très populaire bachata, le son que l'on retrouve dans toute la Caraïbe, et d'autres comme le congo à Villa Mella.

En matière d'arts du spectacle, il faut citer le Théâtre Cocolos dansant des Guloyas, à San Pedro de Macorís. Une manifestation créée, à la fin du XIX^e siècle, par des immigrants cocolos venus d'anciennes colonies britanniques – Saint-Christophe-et-Niévès, Antigua, la Dominique, Montserrat... –, travailler dans les plantations de canne à sucre. Très belle et colorée, cette manifestation a lieu chaque année à la fin décembre. Elle a été classée, en 2004, par l'Unesco, « chef-d'œuvre oral de l'humanité » et inscrite sur la liste représentative du patrimoine culturel immatériel mondial.

Autre richesse de ce patrimoine : les rites funéraires, célébrés le neuvième jour après le décès. A Villa Mella, par exemple, l'influence africaine est très marquée. La fête (congo) y est organisée par la Confrérie du Saint-Esprit (également inscrite sur la liste du patrimoine culturel immatériel de l'Unesco) qui, neuf jours après la mort, joue ses célèbres chansons rituelles (toques de palos). Au bout d'un an, elle organise la grande fête du banko au cours de laquelle les parents du défunt cessent de porter le deuil, tandis que le trépassé rejoint définitivement le monde des ténèbres.

Il y a aussi les fêtes patronales. Chaque ville ou village possède son saint patron et organise en son honneur réjouissances et festivités. La plus populaire est celle du 21 janvier, fête de la Vierge de l'Altagracia, protectrice du peuple dominicain. Deux autres fêtes sont remarquables : la Saint Antoine (13 juin) et la Saint Michel (29 septembre).

Mais la plus populaire de toutes est le carnaval. Il a lieu chaque année autour du 27 février, fête de l'indépendance. Ses manifestations varient selon les régions. Par exemple, à Saint-Domingue elle se caractérise par les diables boiteux ; à Santiago ce sont les cochons de lait ; à La Vega, les « diables » ; à Cabral, les danseurs *cachuas* ; à Montecristi, les taureaux contre les civils ; à Cotui, les *papeluses*, etc. Tous les ans, à la fin du carnaval, venues de tout le pays, défilent à Saint-Domingue les *comparsas* (troupes de gens masqués d'identique manière) et les *bandas*.

Comme on le voit, la République Dominicaine a d'innombrables richesses à offrir au visiteur. Nul n'en repartira déçu. ✱

Le sucre et la Route des afrodescendances

Par Carlos Hernández Soto, anthropologue social, professeur et chercheur à l'Université autonome de Saint-Domingue, et directeur du département du patrimoine immatériel du ministère de la culture.

Depuis le XVI^e siècle l'esclavage a laissé de profondes traces en République Dominicaine, aussi bien matérielles qu'immatérielles. L'ensemble de ces vestiges constitue ce qu'on appelle les « lieux de mémoire » de l'esclavage. Parmi les plus remarquables, on citera les ruines de centrales sucrières où les Noirs esclaves étaient exploités par leurs maîtres et pressés comme la canne à sucre elle-même. On signalera également les « palenques », ces villages entourés de palissades où, après s'être enfuis des centrales, les esclaves en quête de liberté trouvaient refuge. Sans oublier les « lieux d'infamie » où les Noirs étaient soumis, pour l'exemple, à de cruels châtiments corporels.

Mais il y a d'autres « lieux de mémoire » de l'esclavage. Par exemple, les espaces culturels où vivent actuellement des communautés et des groupes qui ont conservé la pratique d'expressions religieuses afro-dominicaines, ainsi que les localités habitées par des Afrodescendants venus naguère des Etats-Unis ou d'autres îles de la Caraïbe.

On trouve, en République Dominicaine, les plus vieilles centrales sucrières du continent américain. Leur localisation est signalée sur un itinéraire appelé « Route de la mémoire de l'esclavage et de l'afrodescendance », inauguré en 2011.

Parmi les centrales qui y figurent, on s'attardera plus particulièrement sur celles de Diego Colomb, le fils du grand navigateur, ainsi que sur celles de Santa Ana de Engombe, de Diego Caballero et de Boca de Nigua. Les vestiges de la centrale ayant appartenu à Diego Colomb se trouvent près de l'aéroport de Higüero, dans les environs de Saint-Domingue, la capitale. On y distingue encore les ruines du manoir Palavé (Palais Vieux) qu'habitaient les propriétaires blancs. Tandis que tout le travail de plantation, de coupe et pressage de la canne à sucre était réalisé par les esclaves noirs.

Cette centrale exploitait, vers le milieu du XVI^e siècle, un demi-millier d'esclaves, dont quelque deux cents Africains et trois cents indigènes. Par les chroniques de l'époque, nous savons que la première révolte d'esclaves des Amériques eut lieu le jour de Noël (25 décembre) de 1521. Une vingtaine de Noirs, surtout d'ethnie wolof, parvint à fuir de la centrale et rejoignit un autre groupe révolté d'une vingtaine d'esclaves également. Ensemble, ils attaquèrent le quartier des contremaîtres, tuant plusieurs Espagnols. Ensuite, ils firent route vers la petite ville d'Azua avec l'intention de saigner le plus grand nombre de colons blancs et de s'emparer des terres. Mais ils furent poursuivis, capturés au bout de quelques jours et finalement pendus le long du chemin.

La seconde grande rébellion eut lieu à la centrale de Boca de Nigua à la fin du XVIII^e siècle. C'était peu après la célèbre révolte des esclaves d'Haïti de 1791. Toutes les autres colonies de la Caraïbe, y compris les possessions espagnoles, s'en émurent énormément, craignant la contagion du vent haïtien de liberté. Et, en effet, cela se produisit cinq ans plus tard, le 30 octobre 1796. Ce jour-là, quelque 200 Noirs wolof se soulevèrent sous la direction de Tomas Congo à Boca de Nigua. Là encore, la révolte fut étouffée dans le sang et tous les insurgés passés par les armes.

En République Dominicaine, on estime que, du XVI^e au XIX^e siècle, quelque trente mille personnes furent amenées d'Afrique comme esclaves. Leurs descendants constituent une partie de la population dominicaine actuelle qui se distingue, avec fierté, par sa grande diversité. ✨

L'impact culturel des Afro-Américains de Puerto Plata et de Samana

Par Soraya Aracena,
anthropologue et consultante
en affaires culturelles.

Au cours du XIX^e siècle et au début du XX^e, deux contingents d'immigrants anglophones se sont installés en République Dominicaine. L'un provenait d'autres îles de la Caraïbe, alors possessions coloniales britanniques. L'autre, des plantations du sud des Etats-Unis. Tous deux ont énormément enrichi notre patrimoine culturel et témoignent de la diversité ethnique de la nation dominicaine.

Les immigrants afro-américains sont arrivés pendant l'occupation haïtienne, vers 1824, à l'époque du président Jean-Pierre Boyer. Celui-ci avait fait venir ces travailleurs et leurs familles parce qu'il les estimait plus habiles que les Haïtiens et les Dominicains dans certains domaines précis. Par exemple, la construction de navires et la fabrication de chaussures en cuir.

Au total, il s'agissait de quelque six mille personnes qui furent dispersées sur plusieurs régions. Le plus grand nombre cependant se concentra dans deux zones : au nord, à Puerto Plata, et au nord-est, à Samana, région actuellement fort appréciée par le tourisme européen.

Fils d'esclaves, ces Afro-Américains ont apporté avec eux les noms anglo-saxons de leurs anciens maîtres britanniques ou américains, leurs coutumes, leur gastronomie, leur langue anglaise, leurs religions protestantes, ainsi que des éléments de la culture originelle de leurs ancêtres. On peut le constater chaque dimanche de l'année, ou bien à l'occasion de certaines fêtes, quand, au centre de Samana, on entend des chants et des leurs descendants ont conservées.

L'une de ces religions, la plus pratiquée par eux, est le méthodisme, fondé en 1776 par un Anglais, John Wesley. Dès leur installation à Samana, ces nouveaux immigrants bâtirent au centre de l'agglomération, sur des plans venus d'Angleterre, le temple de Sainte Barbe, siège de leur congrégation, que les gens appellent familièrement la *Churcha*, de l'anglais *church* (église).

Mais, à Samana aussi, un groupe minoritaire pratiquait une autre religion fort proche du méthodisme wesléyien : celle de l'Eglise du méthodisme épiscopal. La principale différence est que, pratiquée par des Afro-Américains de langue anglaise, son culte se fait exclusivement en anglais. Et c'est ainsi que sa pratique se poursuit jusqu'à aujourd'hui.

Les Dominicains descendants de ces immigrants afro-américains ont conservé de nombreux chœurs si particuliers qui émanent des temples méthodistes et bercent la ville.

L'une des fêtes les plus singulières de cette communauté a lieu en été. C'est celle de *Harvest* (récolte), organisée pour remercier Dieu de l'abondance des fruits de la terre. À la fin des cérémonies, l'association des jeunes méthodistes entame, au son d'instruments de percussion, de spectaculaires jeux de ronde appelés *karaya*.

Exemple de transculturation réussie, de nombreux éléments de l'expression culturelle de ces communautés afro-américaines sont passés dans la tradition dominicaine actuelle. Ils nous enrichissent et confirment que l'une des principales caractéristiques du peuple dominicain est son exceptionnelle diversité culturelle. ✨

Un urbanisme colonial unique dans les Amériques

Par Emilio José Brea Garcia, architecte.

Entre la fin du XV^e siècle et le début du XVI^e, et afin de mieux contrôler les routes maritimes des Antilles, un « triangle stratégique » fut établi qui prenait appui sur trois nouvelles villes : La Havane, fondée en 1519 à l'extrémité ouest de l'archipel antillais ; San Juan de Porto Rico, bâtie en 1508 à la même hauteur, mais du côté opposé ; toutes deux édifiées sur le littoral atlantique et dotées d'impressionnants systèmes de défense. Et Saint-Domingue, érigée dès 1496 à l'embouchure du fleuve Ozama, face à la mer des Caraïbes.

Cette disposition qui articule les trois capitales les plus prestigieuses de toute la région caraïbe, confère une spécificité singulière à Saint-Domingue. En effet, cette ville est la seule à regarder vers le sud, alors que les deux autres se tournent vers le nord. Cela n'est pas fortuit.

La fonction de La Havane consistait à expédier vers la métropole tous les trésors rapportés du continent américain. De son côté, San Juan devait accueillir les flottes chargées de marchandises en provenance de la péninsule ibérique. En revanche, Saint-Domingue occupait une position intermédiaire de paierie générale, de répartition de ressources et d'accueil de colons.

C'est ainsi que, très vite, dans l'île Hispaniola, les fermes se sont mises à proliférer, ainsi que les moulins à sucre et les domaines consacrés à l'élevage. Les familles ont commencé peu à peu à se rassembler au bord des cours d'eau, à former des agglomérations où se mêlaient des populations d'origines diverses. Avec le temps, ces hameaux sont devenus les centres urbains contemporains, tandis que les chemins reliant tous ces villages allaient constituer l'actuel réseau routier.

Les fondateurs de villes, dans les Antilles comme dans l'ensemble du monde colonial, ont toujours préféré les sites côtiers. Ce qui n'est pas exempt de dangers. La menace des corsaires anglais, français, danois et hollandais contre les colonies espagnoles, par exemple, a été constante. Il fallut donc renforcer sans cesse les fortifications. A l'exception de Saint-Domingue qui conserva un système défensif discret, plus conforme à sa condition de ville enracinée dans la culture antillaise.

Elle put ainsi se doter de caractéristiques urbaines qu'on ne retrouve dans aucune autre ville fondée par les Européens en Amérique. Par exemple, le pouvoir civil s'installa dans le superbe palais des vice-rois, édifié par la famille Colomb sur les rives du fleuve, près de l'endroit où accostaient les caravelles et les galions.

Le pouvoir religieux se situa à l'ombre de la cathédrale, dans le voisinage immédiat du pouvoir militaire implanté dans la forteresse Ozama. A mi-chemin entre l'Alcazar et la forteresse, se situait le pouvoir judiciaire, ancré dans le Palais de la capitainerie générale des Indes.

Cette disposition architecturale des pouvoirs et l'agencement de ceux-ci dans la topographie de la capitale sont uniques dans l'urbanisme des Amériques. ✱